

XYZ. La revue de la nouvelle

La vie en cellule

Jean-Pierre Vidal



Numéro 111, automne 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vidal, J.-P. (2012). La vie en cellule. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 18–20.

La vie en cellule

Jean-Pierre Vidal

ALLÔ ! Oui, c'est moi. Bien, merci... Combien j'ai de cellulaires ? Aucun. Non merci. Mais puisque je vous dis que je n'en veux pas. Écoutez, maintenant que même les enfants en ont un, je me fais une gloire d'être au nombre des douze mille trois cent douze habitants de ce pays à n'en pas avoir. Mieux encore, j'appartiens au groupe ultrasélect des quatre cent vingt-six qui n'en veulent pas... Tout simplement parce que je ne vois pas l'utilité d'être toujours sur le quivive de la planète. Mes seules urgences sont intimes. Et les personnes qui me sont chères vivent pour moi dans un temps long, presque immobile. Oui, si vous voulez, on peut appeler ça l'éternité, celle de l'âme. Non, elle n'a pas besoin d'un dieu... C'est votre droit. Ah ! Vous êtes musulman ? Et comment vous appelez-vous, jeune homme, si ça n'est pas indiscret... Ahmed ? Ah ! L'Algérie ? Je croyais bien, aussi, avoir reconnu votre accent... Non, non, votre français est excellent, j'imagine que c'est pour ça qu'ils vous ont choisi. Eh bien, écoutez, Ahmed : je laisse les événements inattendus au bon vouloir des dieux, oui, oui, d'Allah, si vous voulez. Et parmi ces événements auxquels on ne peut rien, ceux qui pourraient s'avérer tragiques, je laisse à la police le soin de me les annoncer. Ils sauront toujours me trouver.

Écoutez, le cellulaire est comme un accélérateur de particules : il déchiquette nos vies en particules. Nous sommes désormais traversés en permanence de quantas d'humeurs, d'informations, d'irrésistibles impulsions et de vagues désirs... Ah ! Vous avez fait des études de physique ? Alors, vous savez de quoi je parle. Et la mythologie, Ahmed, vous connaissez ? Après tout, vous êtes un Méditerranéen et la Grèce n'est pas loin de vous, ni dans l'espace ni dans le temps. Vous savez sans doute que ce sont les Arabes qui... Excusez-moi, je ne voulais pas vous faire la leçon. Mais écoutez plu-

18 tôt, je change de métaphore : je passe aux Grecs. Tous les

jours, mon cher Ahmed, notre Orphée intérieur, celui qui aime, chante et déplace les montagnes, est déchiré, mis en pièces par les Ménades cellulaires... non, non, cellulaires, pas cellulite, les Ménades cellulaires de la soi-disant société de l'information et je... Si j'ai une femme ? Vous voulez savoir si mon Eurydice a un cellulaire qui lui permet d'être toujours en contact avec l'Olympe ? Écoutez, mon vieux, elle est probablement encore plus branchée que vous... Quoi, quelqu'un sur l'autre ligne ? Non mais, vous vous foutez de ma gueule ? C'est vous qui m'appellez et vous avez le culot... Bon, ça va, n'en parlons plus. Mais ne me faites plus le coup, sinon je vous raccroche au nez. Où en étais-je ?

Dites-moi, Ahmed, vous connaissez Bill Gates ? Non, non, excusez-moi, je ne voulais pas vous insulter. Je devine bien que vous êtes non seulement instruit, mais cultivé. Bon, Bill Gates. Eh bien, on a traduit le titre d'un de ses livres par « La communication à la vitesse de la pensée ». Mais la pensée, mon cher Ahmed, est lente et ruminante comme les vaches. Et vous savez ce que disait Nietzsche ? Que ses livres ne seraient compris que lorsque les hommes auront acquis la faculté des vaches, celle de ruminer. Hein ! Vous ne vous attendiez pas à ça quand vous avez fait mon numéro : c'est moi qui vais vous avoir à l'usure, vous ne croyez pas ? En tout cas, votre superviseur ne sera pas content... Ah ! Une femme ? Comment vous m'avez dit que s'appelait votre compagnie, Minos inc. ? C'est original ! Bon, je continue, la pensée, Ahmed, n'est pas rapide : ses fulgurances, quand elle en connaît, sont les éclats soudains d'une interminable décantation. Sa rapidité est une conquête, pas un réflexe ni un tic... Ah ! Ah ! Vous êtes perspicace ! Oui, de littérature. Vous trouvez que ça s'entend ? Merci, je prends ça pour un compliment.

Oui, c'est pour ça sans doute, vous avez raison, c'est long, lire, lon laire... Bon, maintenant je vais vous laisser. Vous n'avez pas que ça à faire. Je sais que ce que vous faites, c'est le baigne. Je sais aussi qu'ils prennent des immigrants pour qu'on ait pitié et qu'on cède à leur chant de sirènes.

Mais moi, mon pauvre Ahmed, je suis désolé, mais vous ne m'aurez pas. Et quand je serai le dernier humain sur cette planète à n'avoir pas cette machine infernale à accélérer le temps, ce qui ne saurait tarder, puisque j'apprends à l'instant que depuis que nous avons entrepris cette charmante conversation nous ne sommes plus que quatre cent douze à nous passer encore de votre bécotte. Oui, alors, quand je serai le dernier, je jouirai enfin, en toute modestie, de l'impunité de Dieu, seul, sans doute, mais ô combien libre ! Un blasphème ? Sans doute, excusez-moi, Ahmed, je ne voulais pas vous choquer.

Ne vous inquiétez pas, tout ça est enregistré, on verra bien que vous avez fait de votre mieux. Votre superviseuse sera contente. J'espère que ça n'a pas été trop pénible. Merci, vous êtes gentil. Allez, bonne fin de journée, Ahmed, et passez-moi ma femme, s'il vous plaît. Oui, oui, mon Eurydice. Je sais qu'elle est derrière vous, pas derrière moi, retournez-vous et passez-la-moi, s'il vous plaît. Mais oui, c'est elle ! Vous m'avez bien dit que vous travailliez pour Minos inc. ? Alors, c'est elle.

Ah ! Elle ne veut pas ? Eh bien, dites-lui de ma part qu'elle peut bien aller se faire considérer, non, non, pas chez les Grecs, chez sa mère. C'est ça, et qu'elle y reste. Merci, Ahmed. Bonne journée ! Vous irez loin...

À moi, Gluck : « J'ai perdu mon Eurydice... *Ché faro senza Euridice...* »